

Cicatrices

Cédric Trahan

Numéro 165, été 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trahan, C. (2020). Cicatrices. *Moebius*, (165), 69–77.

Cicatrices

Cédric Trahan

*une chair à chair – une ligne directe de
communication entre les corps – oui mais
encore – entre les entrailles – oui mais
encore – entre les sangs*

PHILIPPE DUMAINE

j'entends le trottement des chiens, les petites griffes,
candides, contre le trottoir de notre banlieue aérée, avant
de sentir l'humidité de son mufle contre ce qui se crispe, en
moi, à mi-chemin entre l'extrémité du majeur et le plexus
solaire

mais cette ville, laval, ne saura jamais accueillir les
tremblements ni les souffles courts, alors je transpire en
silence jusqu'à ce que les chiens m'abandonnent dans
l'étourdissement où les frissons s'installent

la peur a une origine
elle arrive de plus loin
que le corps

tu as une cicatrice, papa, une cicatrice qui débute à la commissure droite et qui s'allonge jusqu'au philtrum ; là, le tissu conjonctif se creuse plus qu'il ne s'élève, souligné de petits zigzags, c'est une trace blanche de lune qui redessine, autrement, la forme de tes lèvres

j'en caresse
le sillon d'un doigt fin

tu fermes les paupières
pour sentir mieux
ce qui ne s'efface

et parfois les muscles
de ta joue grimacent
à la mémoire
canine

on repasse le scénario ensemble

tu marches avec les amis, vous êtes adolescents, des enfants jouent, tu ne sais pas, au hockey, au ballon-chasseur, le chien est là, soudainement, il n'est plus là, te mord la lèvre supérieure, tu saignes et c'est tout

tu dis être à la mauvaise place au mauvais moment, je n'y crois pas, à laval, les chiens répondent au doigt et à l'œil, tu parles d'un risque souterrain, sauvage, tu n'utilises pas ces expressions, mais c'est là, le danger, ça guette

notre filiation a été construite de corps en corps, tes
marques m'habitent autant qu'elles travaillent ta chair, tu
n'auras pas eu besoin de mots, ta peau aura parlé à ta place,
je pense : la peur engendre la peur

et maintenant je dois guérir de traces invisibles

je m'excuse, papa, les chiens n'attaquent pas pour rien, pas à laval; j'énumère les raisons de la morsure: la faim? légitime défense?

tu marches avec les copains, adolescents, gang de tannants, petits bums des années 1970, je me demande, et si c'était toi, et si la frousse canine, c'était toi, et si la violence, latente, en creux, c'était vous tous, les garçons, mais voilà, tu répètes, il te mord la lèvre supérieure, tu saignes et c'est tout

ce qui me resterait alors de toi : une habileté à fuir, la vitesse du cœur, des stratégies d'évitement, l'amour comme une honte, un caillot autour du mot tristesse, les croûtes d'un trauma, quelque chose comme une absence, une déconnexion muette, l'infection cachée de la colère, le pouvoir en lieu de puissance, c'est-à-dire une affinité avec tous les hommes, ou encore : être perçu comme une menace

tu me décris la douleur, l'hémorragie, l'arrivée à l'hôpital
sur la banquette arrière de la vieille berline de grand-papa,
la lampe chirurgicale au-dessus des points de suture, le
rétablissement, les moqueries des autres garçons, finalement
tu décris la honte et ses pansements

nous avons reçu
laval comme une lésion

ses boulevards effilés, l'institutionnalité brune de ses bâtiments, son logo candidement géométrique ne savent accomplir rien d'autre que taire la peur sans la calmer, rien d'autre qu'oublier que des corps, papa, habitent aussi les garçons

cette cicatrice n'est pas
une victoire

mais l'histoire s'achève
dans l'accolade
de nos cous

que tu aies mordu le premier ou non, je te vois, papa,
chancelant, ébranlé, ouvrant un espace où ta parole porte, au
loin et comme un jongleur gêné, quelque chose de la fragilité